

GEORGES ET CARMEN

www.editionsphebus.fr

© Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN: 978-2-7529-1255-8

JEAN ROUSSELOT

GEORGES ET CARMEN

ROMAN

PHÉBUS

À la belle

JE FAIS PARTIE, je crois, de ces hommes qui, enfants, faisaient des rêves qu'on prête aux princesses dans les contes de fées. J'espérais un jour être découvert par quelqu'un qui donnerait enfin du sens à ma vie, me révélerait dans toutes mes dimensions.

Mon prince charmant, ce fut Carmen.
Notre relation fut intense. Trop courte. Fatale.

Je me console en pensant que nombre d'entre nous n'ont jamais rencontré leur Carmen et sont morts en se demandant pourquoi venir au monde sans rien vivre d'intense. Voilà au moins une question que je ne me pose plus.

Avant de la rencontrer, j'avais une vision du monde assez claire. De ce qui se fait et ne se fait pas. Du bien et du mal. Du bon goût et du mauvais. Du juste et de l'injuste. Du beau et du laid. Du propre et du sale. De la joie et de la tristesse. De la grandeur et de la petitesse. De ce

qui est féminin et de ce qui ne l'est pas. De ce qui est viril et de ce qui ne l'est honteusement pas. C'était un monde où j'avais du mal à trouver ma place, mais j'en comprenais les codes, je pouvais y évoluer d'un point à un autre tel un poisson dans l'eau, en évaluant les dangers possibles et en m'en tenant à distance. C'était inconfortable comme un fauteuil trop raide, mais c'était logique. Tout ce qui m'arrivait, d'une certaine façon, était assez prévisible. Ou du moins, quand j'avais des espoirs et qu'ils étaient déçus, il y avait toujours quelqu'un, ma femme, un copain, pour me rappeler qu'il m'avait prévenu. Je me sentais comme un enfant un peu perdu dans un monde d'adultes qui savent. Dans les bons moments, je cherchais à me convaincre que tous ces gens étaient des pessimistes à qui j'allais montrer qu'une autre voie était possible. Mais les faits leur donnaient invariablement raison. Alors ceux que je croyais mes amis prenaient un air faussement apitoyé. Mais au fond, ils étaient fiers de m'avoir une fois de plus prouvé leur supériorité puisqu'ils savaient.

Ceux d'entre vous qui connaissent *Carmen* – et Dieu sait que vous n'êtes pas nombreux, alors que j'aurais tant aimé que ce fût un opéra populaire, connu de tout Paris voire de toute la France – savent que mon héroïne n'est pas présente au début de l'opéra qui porte son nom. On parle de Carmen, mais elle se fait attendre.

Personnellement, j'aime les œuvres qui portent le nom d'un personnage qui ne paraît pas tout de suite en scène.

On l'espère, on le devine, on s'en fait une idée de plus en plus précise... Les auteurs croiront à un vieux procédé dramaturgique : c'en est un, je ne le nie pas. Il s'agissait surtout de retranscrire dans l'œuvre ce sentiment que j'ai eu d'attendre longtemps qu'il se passe enfin quelque chose dans ma vie... jusqu'à ce que surgisse ma Carmen.

À chaque fois que j'en ai eu l'occasion, j'ai aimé dire ou écrire « ma » Carmen. Cet adjectif possessif me réjouissait au plus haut point. Au début, c'était pour la distinguer de celle de Mérimée, écrite alors que je n'étais encore qu'un enfant. Puis, c'était pour avoir le sentiment fugace, mensonger, mais pourtant si bon, que Carmen m'appartenait. Je sais bien qu'elle n'a appartenu, n'appartient ni n'appartiendra jamais à personne. Et c'est cela que j'aime par-dessus tout chez elle.

Sur les portes de l'Opéra-Comique, en 1875, on pouvait lire qu'on donnait un nouvel opéra, la *Carmen* de Bizet. C'est donc qu'au moins, sur une affiche, elle était mienne. D'ailleurs, les gens qui l'ont détestée n'ont pas manqué de s'en prendre à moi. C'est donc que nous sommes liés. Jamais je n'ai été plus fier d'un lien.

Mais tout a une fin.

Pour moi, c'est arrivé dans la nuit du 2 au 3 juin 1875.
La nuit de la trente-troisième de *Carmen*.

CARMEN A ÉTÉ CRÉÉE à l'Opéra-Comique, qui n'a de comique que le nom. C'est comme la Comédie-Française. Ce sont de faux amis. Si vos parents ou vos professeurs ne vous ont pas appris ce dont il s'agit, vous allez au-devant d'une cruelle déception : vous croyez que vous allez rire, mais la plupart du temps, non. Enfin si, vous allez peut-être sourire, rire certains soirs, mais il y a peu de chance que le principal commentaire qui vous vienne à l'esprit en sortant soit « c'était si drôle ! ».

Si, comme moi, vous habitez Paris sans être particulièrement passionné de musique classique, il y a de bonnes chances que vous soyez souvent passé tout près de l'Opéra-Comique sans le savoir.

Imaginez que vous vous tenez place de l'Opéra, devant l'impressionnante façade de la salle Garnier avec ses dorures. Cet opéra ouvrit d'ailleurs ses portes en 1875, l'année même où *Carmen* fut créée à l'Opéra-Comique un

peu plus loin. Dans votre dos, l'avenue de l'Opéra rejoint le Louvre et les Tuileries, puis la Seine.

Prenez le boulevard des Italiens, sur votre droite, en direction de Richelieu-Drouot. Passez les cinémas que j'ai beaucoup fréquentés. Tournez à droite dans la petite rue de Marivaux et vous arrivez place Boieldieu, face à l'Opéra-Comique.

Reconnaissez-vous cet endroit ? Faute de recul, vous levez la tête pour découvrir la façade de l'Opéra-Comique, aussi nommé salle Favart. Des bâtiments et quelques lampadaires vous entourent. C'est presque exigü en comparaison de la vaste place de l'Opéra que vous avez quittée il y a quelques minutes. Quoi ? C'est ici que Carmen est née ?

Observez la façade du XIX^e siècle. D'abord quelques marches et trois grandes portes de bois derrière des grilles, encadrées d'autres lampadaires. Au premier étage, un balcon file devant trois portes vitrées entourées par six colonnes immenses. Des petits personnages dorés se tiennent dans les arceaux entre les colonnes. À l'étage supérieur, séparées par de petites fenêtres, de grandes statues de femmes soutiennent le toit. La façade de l'Opéra-Comique semble aussi haute qu'étroite.

Si vous vous attardez sur cette place, peut-être que, comme moi, vous serez étonné qu'une façade aussi travaillée semble ne s'offrir qu'à vous plutôt qu'au

boulevard des Italiens juste derrière. Jadis, cette salle de spectacle s'appelait d'ailleurs le théâtre des Italiens. Le boulevard des Italiens fut même baptisé ainsi en référence au fameux théâtre. Mais afin de le distinguer des autres troupes du boulevard, on décida de lui tourner le dos pour construire sa façade sur la petite place. Une adresse pour les *happy few*, en somme.

Cette salle fut rebâtie à plusieurs reprises. En 1838, un incendie se déclencha après une représentation de *Don Giovanni* de Mozart, l'opéra préféré de Georges Bizet. C'était l'hiver, le système de chauffage fonctionnait mal. Un tuyau du calorifère du foyer de l'orchestre mit le feu à la réserve de décors. Si 1838 est l'année de naissance de Bizet, il n'existe pour autant aucun élément permettant d'imputer à notre héros la responsabilité de cet incendie. Cette fois, Georges n'y était pour rien.

Carmen naquit donc à l'Opéra-Comique en 1875, entre cet incendie et le suivant, en 1887, lorsque, pendant une représentation, l'éclairage au gaz de l'avant-scène prit feu. Quatre-vingt-quatre morts.

Née entre deux incendies, on peut pourtant parier que *Carmen*, interprétée à sa création par la cantatrice Célestine Galli-Marié, fit naître un brasier dans le ventre et la tête de ses premiers spectateurs malgré leurs airs choqués et les hurlements au scandale.

Tout ça pour dire que si vos pas vous mènent sur la discrète place de l'Opéra-Comique, vous la verrez à peu de chose près telle que Georges et Célestine la retrouvaient chaque jour lorsqu'ils se rendaient aux répétitions.

C'est dans ce bâtiment que *Carmen* a été, tour à tour, refusée, débattue, acceptée sous condition, mise en répétition, jouée et chantée pour la première fois. Et parce que c'est ici qu'elle est venue au monde, Georges a toujours gardé au fond de lui une forme d'affection pour cette salle où, pourtant, il a accumulé tant de frustrations.

À Paris, en cette soirée de juin 1875, les arbres sont en fleurs. Sur la place de l'Opéra-Comique, les fiacres attendent leurs clients.

Alors qu'il fait encore jour, la trente-troisième représentation de *Carmen* a commencé. L'air de la garde montante s'échappe de la salle et déborde sur la place.

Dirigez-vous à l'oreille, passez les portes, montez l'escalier, poussez sans bruit le battant et venez prendre place dans votre loge. Le lustre de la salle Favart est éteint. La salle de mille deux cents sièges est plongée dans l'obscurité. Les bourgeois des loges voisines vous dévisagent, se demandent brièvement qui vous êtes, puis se retournent vers la scène illuminée. Le décor est une place à Séville, en Andalousie, entre une caserne de

soldats et une manufacture de tabac. La cloche a sonné, marquant l'heure de la pause pour les cigarières. À l'avant-scène, des soldats guettent la sortie des ouvrières et attendent plus particulièrement l'une d'entre elles. Soudain, la voici.

Voici Carmen, cigarière, bohémienne, sous les traits de la cantatrice Célestine Galli-Marié. C'est elle qui a créé le rôle. Sans Célestine, jamais Georges n'aurait pu donner vie à sa *Carmen*. Le compositeur n'a d'ailleurs pas toujours su faire la différence entre les deux femmes. Carmen s'est incarnée en Célestine. Célestine a inspiré Carmen. Les deux femmes se prolongent l'une l'autre. Dire qu'il les a aimées est un euphémisme. Avec elles, il a véritablement respiré pour la première fois. Avec elles, il s'est enfin senti vivant, il a éprouvé violemment la différence entre l'euphorie d'un matin, la lourdeur d'un après-midi, l'exaltation d'une nuit.

La musique explose. Des hommes chantent : *La voilà ! La voilà ! Voilà la Carmencita !*

Vous voyez cette femme s'avancer sur la scène en robe espagnole et mantille. Plutôt menue, elle a de longs cheveux bruns, un air mutin, des yeux sombres, des poignets fins et une chute de reins spectaculaire. Mains sur les hanches, elle s'amuse de l'attention dont elle est l'objet et défie du regard les soldats fascinés.

Ils lui chantent :

*Carmen, sur tes pas nous nous pressons tous !
Carmen, sois gentille, au moins réponds-nous !
Et dis-nous quel jour tu nous aimeras !*

Elle les observe l'un après l'autre. Soldats et cigarières attendent sa réponse. Les regards de tous à présent, sur scène comme dans la salle, se tournent vers Carmen. Combien de fois Georges a-t-il espéré la réponse de Célestine à cette même question ? Célestine, ma chérie, dis-moi quand, quel jour, tu m'aimeras !

Mais alors que Carmen ouvre la bouche pour répondre et chanter la *habanera*, cet air que Georges a retravaillé si souvent à en devenir fou, il ne se passe absolument rien. Pas un son. Pas une note. Alors qu'au prix de mille efforts, Georges avait réussi à créer une Carmen qui ne soit que mouvement, vie, désir, Célestine, ce soir, pour la première fois en trente-trois représentations, a l'air d'une statue.

Depuis votre loge, comme le reste des spectateurs, vous comprenez qu'il se passe quelque chose d'imprévu. Le chef d'orchestre est troublé, presque agacé. Les musiciens sont habitués à ce que le spectacle vivant ne soit jamais exactement le même d'une représentation à l'autre, mais, là, le silence est trop long. L'interprète du rôle-titre

aurait-elle oublié son texte ? Le trou de mémoire dès la première note ? Déjà critiqué de toutes parts, l'opéra de Georges n'avait certainement pas besoin de ce nouvel incident pour nourrir son affreuse renommée.

Si vous pouviez vous rapprocher encore de Célestine à ce moment précis, vous verriez qu'elle n'est nullement bloquée dans son élan par un simple trou de mémoire. D'ailleurs, si c'était le cas, elle irait prendre au souffleur, ou demanderait son texte à un de ses partenaires, ou referait son entrée comme si de rien n'était. Cette femme n'a pas peur. Et si Célestine se mettait à improviser, voire inventer son texte, elle trouverait peut-être dans l'instant des phrases bien meilleures que ce que les librettistes ou Georges ont trouvé. Elle n'est ni perdue ni gênée. Elle est paralysée par la stupeur. Quand ses lèvres bougent enfin, c'est pour formuler un mot, un nom, « Georges ».

Précision pour ceux d'entre vous qui l'ignorent : l'énoncé du prénom « Georges » ne figure pas dans le livret. Aucun personnage de l'œuvre ne s'appelle Georges, cela ne fait pas très espagnol. Le texte prévu à cet instant est plutôt : *Quand je vous aimerai ? Ma foi, je ne sais pas. Peut-être jamais. Peut-être demain. Mais pas aujourd'hui, c'est certain*, suivi de la *habanera*, qui commence par *L'amour est un oiseau rebelle que nul ne peut apprivoiser...* etc. Cette suite semble assez facile à

mémoriser, un peu comme le fameux « *to be or not to be* » de Shakespeare ; mais ce soir, rien.

Privée de voix et de mouvement, Célestine sent tous les regards sur elle. La curiosité, le désir, la jalousie cèdent le terrain à la gêne, l'inquiétude, l'agacement. Même les spectateurs qui auraient préféré passer leur soirée ailleurs mais sont venus pour accompagner quelqu'un et qui, imperméables à la musique de Bizet, rumaient intérieurement leurs soucis de la journée, problèmes de famille ou difficultés professionnelles, sont comme réveillés et tirés de leurs pensées. Que se passe-t-il ? Le silence se prolonge. Tout est immobile. Le public, les musiciens, les chanteurs attendent...

Le silence de Carmen, toute une troupe et un public figé : ce serait un motif merveilleux pour un peintre. Pour une pièce musicale, c'est plus embarrassant.

« **G**ÉORGES ! » Elle a répété mon prénom avant de tomber.

Il peut y avoir parmi vous nombre d'hommes qui trouvent charmant que les femmes s'évanouissent. C'est une compagnie à laquelle j'ai moi-même appartenu. Une femme vous parle, peut-être qu'elle n'a rien mangé ou que son corset est trop serré, et la voilà soudain qui pâlit. Si vous êtes coutumier du fait, vous attrapez aussitôt une chaise et vous l'aidez à s'asseoir, sinon, comme un idiot, vous la voyez tomber devant vous sans avoir rien pu faire.

Il existe une vision romantique de la femme fragile qui ne peut pas se tenir sur ses deux jambes sans notre aide, sans notre force. Nous voilà utiles, dans un rôle de sauveur, quitte à oublier un peu vite que si elle n'a rien mangé, c'est peut-être pour nous plaire ou parce qu'on

l'a forcée à sortir ce soir-là alors qu'elle se sentait mal. Et si elle porte un corset, c'est peut-être aussi pour avoir la silhouette qu'on attend d'elle. La fragilité des femmes nous donne l'impression que notre force physique n'est pas que brutalité, mais qu'elle a un sens et permet d'attribuer des rôles clairs à chaque sexe. Célestine n'est pas de ces femmes-là. Elle a une force telle que si le plus violent des hommes était capable d'un instant de clairvoyance sur la relativité de sa propre puissance, il se mettrait aussitôt à pleurer comme un bébé réfugié dans les jupes de sa mère. Célestine ne s'est jamais évanouie. Carmen ne s'évanouit pas. À moins que quelque chose ne lui fasse l'effet d'un couteau planté dans le cœur.

DANS SA CHUTE, Célestine se retient à une table du décor. Elle rassemble ses dernières forces pour se ressaisir et chanter enfin son air d'entrée. Elle en est capable. Pourtant elle s'écroule pour de bon. Sa tête heurte le plancher de la scène. La salle pousse un cri d'effroi.

Carmen, l'incarnation de la vie même, semble morte.

Paul Lhérie, le chanteur qui joue Don José, se précipite et s'agenouille près de Célestine. Au premier acte, Don José est encore bien disposé à l'égard de Carmen. Pas d'envie de meurtre. Une des cigarières, amie de Célestine, le rejoint. Tous deux soulèvent Carmen inanimée et la portent hors de scène.

En coulisse, dans l'obscurité, le corps inerte de Célestine, allongé sur un coffre à vêtements, fait penser au gisant d'une reine comme on en voit dans les églises. Pareils à des moines-soldats, Don José et la cigarière

l'entourent, l'un tenant la tête de la cantatrice, l'autre ses pieds. Un médecin qui assistait au spectacle accourt. Il est si impressionné de se tenir devant Carmen qu'il n'ose s'approcher.

– Madame Carmen ? Euh, madame Galli-Marié ? Vous m'entendez ?

Pas de réponse.

L'homme de sciences touche le front de la belle, puis cherche son pouls à son poignet, mais ne le trouve pas. Il approche alors sa main de la gorge de Carmen, soucieux, timide, comme s'il s'apprêtait à toucher une relique sacrée. Au moment du contact, une main saisit fermement la sienne. C'est Célestine. Ses yeux s'ouvrent. Effrayé, le médecin a un mouvement de recul. Mais Célestine s'agrippe à sa main pour ne plus la lâcher. Il est prisonnier. Elle retrouve la parole pour annoncer, avec un air de folie dans le regard :

– Bizet est mort.

Une troupe s'est rassemblée autour de Célestine. Tous les chanteurs qui n'entrent qu'aux actes suivants et attendaient dans leur loge sont là. Quelques-uns, qui en ont eu assez d'attendre bêtement sur scène le retour improbable de Carmen, ont discrètement battu en retraite vers la coulisse la plus proche. Plusieurs machinistes sont debout autour de la cantatrice. Les maquilleurs, coiffeurs, costumiers, le pompier de service aussi.

Dans la fosse, les musiciens aimeraient également rejoindre Carmen, mais le chef d'orchestre leur fait comprendre d'un regard que personne ne quitte son poste.

Alerté, Camille Du Locle, directeur de l'Opéra-Comique, accourt. Il va jusqu'à l'avant-scène, sourit et prie le public d'accepter ses excuses pour cette interruption momentanée du spectacle. *Carmen* va reprendre. La cantatrice sera là dans un instant ! Le directeur sourit encore, recule, envisage un temps de faire une courbette, se demande si c'est vraiment nécessaire vu qu'il n'est pas un artiste et décide de n'en rien faire, recule encore, croise les regards mécontents des spectateurs et se dit qu'après tout, une courbette, ça ne coûte rien, alors il en fait trois, ridicules, regrette déjà et sort.

Il rejoint l'attroupement autour de Carmen et demande qu'on fasse place. On s'écarte. Célestine est assise sur le coffre, buvant un verre à petites gorgées. Don José et la cigarière sont toujours à ses côtés, dans la crainte d'une rechute.

- Bizet est mort !
- Quoi ? Quand ?
- Cette nuit.
- Qui vous l'a dit ?
- J'ai eu une vision.
- Allons bon !

– Je l’ai vu, mort, comme je vous vois vivant. Croyez-moi, je préférerais que ce soit le contraire.

– Mais qu’est-ce que vous racontez ? Ce n’est pas parce que vous jouez une gitane que vous allez vous mettre à avoir des visions et à adopter toutes les superstitions qu’on leur prête ! Vous êtes un peu plus raisonnable que cela.

– Je vous dis qu’au moment de commencer à chanter la *habanera* j’ai eu une vision.

– Oui, d’accord, une vision, et après ?

– Vous ai-je déjà fait part de mes visions ?

– Hein ?

Elle se retourne vers Don José et la cigarière.

– Est-ce que je passe mon temps à avoir des visions et à vous en faire part ?

– Non, répond Don José.

La cigarière fait également un signe de dénégation.

– Je ne suis pas folle ! Mais ce soir, alors que je m’apprêtais à chanter, j’ai vu Georges mourir chez lui, à Bougival. Je l’ai vu aussi clairement que je vous vois !

Cette fois, les gens sont frappés. Le directeur sent leur fébrilité. Il veut reprendre le contrôle.

– Nous avons une salle qui nous attend. Des spectateurs qui ont payé. Dois-je vous rappeler que ce spectacle n’est pas ce qu’on peut appeler un succès ? Peut-être, madame, pourrions-nous continuer à parler de vos visions après la fin de la représentation ?

– Je vous dis que Bizet est mort, je l’ai vu !

– Puis-je me permettre de trouver que nous manquons de faits pour étayer cette conviction ?

– Vous ne me croyez pas ?

– Je ne prétends pas vous contredire quant à ce que vous avez vu, simplement, j’ignore si cela a un quelconque rapport avec la réalité. Nous savons tous que monsieur Bizet, que nous aimons beaucoup, ne se porte pas très bien, mais de là à l’imaginer mort ? C’est un homme jeune et solide.

– Je vous dis qu’il est en train de mourir, c’est pour cette nuit. Je dois me rendre à son chevet à l’instant.

Célestine commence à enlever sa robe de scène. Sa costumière s’approche pour l’aider. Le directeur élève la voix :

– Madame Galli-Marié, votre public vous attend. Il est hors de question que vous partiez.

– Toujours la bourse avant le cœur ?

– Madame, je vais être plus clair. Je vous interdis de quitter l’Opéra-Comique.

– Personne ne m’interdit rien !

C’est beau, une femme qui dit « personne ne m’interdit rien ». À chaque fois qu’on m’a interdit des choses, je me suis exécuté poliment. J’ai parfois désobéi sournoisement, presque excité par l’interdiction. Mais braver fièrement l’interdit, c’est magnifique, non ? Le directeur lui-même est saisi. Bien sûr, c’est impossible d’interdire quoi que ce soit à la Galli-Marié. Alors il la supplie. Si

Célestine part, l'Opéra doit rembourser tous les spectateurs qui ne l'ont pas entendue chanter une seule note. Or *Carmen* a si mal commencé que la production ne peut pas se le permettre. Célestine s'en moque :

– Georges est mort. C'est Carmen qui l'a tué !

Le directeur se défend comme il peut : si Célestine s'en va à cet instant, c'est elle qui tue Carmen en abîmant ce qui lui reste de réputation. Il la prie d'attendre la fin de la représentation.

– Faites cela pour nos spectateurs qui n'ont jamais vu Carmen, jamais entendu la musique de monsieur Bizet, jamais été en Andalousie. L'opéra est une chose si éphémère...

– La vie aussi...

– J'envoie un médecin à Bougival auprès de monsieur Bizet ! Je ne puis faire davantage.

Carmen soupire. Elle finit par repasser sa robe de scène.

– Envoyez votre médecin sur-le-champ ! Et pas un comique, un vrai ! Moi, j'irai jusqu'au bout. Mais si Bizet est mort quand j'arrive chez lui cette nuit, ce sera de votre faute !

Le directeur la remercie et s'éloigne. Il est un instant rassuré, pensant avoir sauvé la soirée, avoir été l'homme de la situation. Tout à l'heure il pourra rentrer chez lui et annoncer à sa femme ou à sa maîtresse : « Ce soir, chérie, j'ai sauvé la recette. » Et peut-être qu'elle le regardera avec admiration et se montrera tendre. Mais au fond de lui, il a peur. Il sent comme un courant d'air glacial.

REVENUE SUR SCÈNE, Célestine donne tout d'elle-même, tableau après tableau. Depuis votre loge, vous ne pouvez détacher vos yeux de l'interprète de Carmen. Vive, espiègle, incandescente, drôle, elle tient toute la salle en son pouvoir. Parce que vous l'avez crue fragile, vous êtes d'autant plus fasciné par cette femme qui gagne en aisance, en puissance, en ardeur à chaque scène.

Dans l'acte III, il y a cette scène où les bohémiennes Mercédès et Frasquita lisent leur avenir dans les cartes. Elles y voient des promesses d'amour et de richesses. Carmen en fait autant. Il est prévu alors qu'elle s'écrie, effrayée : « carreau, pique... la mort ! », mais ce soir elle se tait.

En alerte, le chef d'orchestre suspend la musique. En coulisse, le directeur demande qu'on prépare des sels ou un remontant en cas de second malaise. À voix basse, il prépare ses arguments au cas où Carmen sortirait de scène

pour se rendre sans tarder au chevet de Georges. Comme le reste du public, vous sentez de manière fugace que la chanteuse pourrait à nouveau perdre connaissance.

La vision de Célestine se trouble un instant. Devant ses yeux, il n'y a plus Frasquita mais Georges. Il s'éteint dans sa petite maison au bord de l'eau. Carmen finit par chanter : « carreau, pique... la mort ! » Elle ne songe pas à sa propre mort, mais à celle de son Georges : son cri est plus puissant que jamais.

Lorsqu'une heure plus tard, le rideau tombe enfin, c'est un soulagement pour toute la distribution. Célestine a tenu, fidèle à sa réputation de combattante. Ses partenaires prennent position pour saluer. Reconnaisant, le directeur a demandé qu'un bouquet plus gros et plus beau que d'habitude soit apporté à l'interprète du rôle-titre. Comme tous les soirs, les applaudissements sont peu nourris. Les sifflets le sont davantage. Pas de surprise, là non plus. Le rideau se relève et les chœurs viennent saluer, puis les interprètes des seconds rôles, puis les premiers rôles, Micaëla, Don José, Escamillo. Ils sont bientôt tous là. Par quel côté Carmen va-t-elle surgir ? Une jeune fille s'avance avec un bouquet sans savoir qu'en faire.

Au même moment, dans la nuit, près de l'Opéra-Comique, un cocher qui somnolait dans son fiacre est brutalement réveillé et se retourne : Carmen prend place dans sa voiture.

– Chez Georges Bizet, à Bougival !

Ahuri, il s'insurge :

– Hein ? Pas question. C'est à plus de quinze kilomètres d'ici !

Mais la passagère n'en a cure. L'homme découvre le maquillage de scène, les joues rouges, les sourcils noirs, la bouche intense. Au deuxième coup d'œil, il voit la robe de scène ensanglantée.

– Fouette, cocher ! Ce soir, un homme merveilleux est mort, il s'appelait Georges Bizet, et c'est Carmen qui l'a tué !

Aujourd'hui, il n'y a que les bourgeois qui vont à l'opéra. Georges avait rêvé que les airs de *Carmen* sortiraient de ce milieu confiné pour être entonnés par les ouvriers, les coiffeurs, les lingères, les paysannes... un opéra qui s'échapperait de l'opéra, comme Carmen, ce soir, s'échappe de *Carmen*.

Ensorcelé, le cocher lance son cheval au galop dans Paris désert à cette heure. Célestine est en route pour rejoindre Georges, espérant arriver à temps pour un dernier adieu. Elle avait vu juste. C'est la fin de Bizet. À trente-six ans.

Tué par Carmen ? Vraiment ?

LES FEMMES ont toujours tenu le premier rôle dans ma vie et dans mes opéras. Et pas seulement parce que je manquais à ce point de confiance en moi que j'étais incapable de tenir le premier rôle de ma vie, même quand j'étais seul.

Dans les opéras que j'ai composés, j'ai aimé créer des rôles féminins plus forts, plus riches, plus piquants que les rôles masculins. Les femmes m'intéressent beaucoup plus, c'est comme ça.

L'histoire est peuplée d'hommes aux destinées et aux actions extraordinaires qui ont toute mon admiration. Je suis fasciné par la bravoure des grands conquérants antiques, de quelques chevaliers médiévaux, impressionné par la stratégie géniale de certains généraux. Ils m'ont fait rêver dans l'enfance et j'ai envié parfois leur destinée dans des périodes qui se prêtaient à ces actes de courage, alors que notre époque me semble bien pauvre

en propositions de conquête. Mais je ne sais comment dire cela sans être vulgaire, j'aime les femmes parce qu'elles ont souvent plus de couilles que la plupart des hommes.

Je ne dis pas que les hommes n'en ont pas : il me semble simplement que ceux qui en ont sortent du lot : on les remarque. Beaucoup font croire qu'ils en ont seulement parce qu'ils savent taper du poing sur la table. Mais ils ne font souvent que prouver qu'ils sont butés, ce qui, selon moi, n'a rien à voir avec l'audace.

L'audace. J'aime ce mot. Il est plus élégant. Personnellement, j'en ai manqué, tant j'étais soucieux de faire plaisir aux autres. Pour autant, je crois que l'audace est en chacun de nous, comme un appel auquel nous choisissons ou non de répondre. Nous pouvons faire taire cet appel et ne plus l'entendre. Mais nous pouvons aussi l'écouter, surtout quand notre entourage nous enjoint de fermer notre gueule et d'exécuter les ordres, aussi bêtes soient-ils.

La question ne se pose-t-elle pas de la même façon pour tout le monde, partout, quel que soit le métier, dans n'importe quel domaine ? Que faire quand votre commanditaire, votre supérieur hiérarchique, bref, celui qui va décider si vous allez pouvoir manger ou pas, vous demande de faire quelque chose auquel vous ne croyez pas ? Dire oui, se plier aux ordres, faire du mieux possible ce qu'on ne comprend pas, qui ne nous plaît pas, qui

nous semble une mauvaise idée, croyez-moi, j'ai donné. La plupart du temps, ça ne marche pas et le commanditaire vous en attribue la faute, incapable de se rappeler que la mauvaise idée venait de lui.

Mais prendre le risque de dire « je comprends votre proposition, mais je n'y crois pas, et si, plutôt, je vous proposais de... etc. », c'est s'exposer à être un empêchement de tourner en rond, un caillou dans la chaussure de votre commanditaire. Peut-être vous laissera-t-il faire ou vous mettra-t-il des bâtons dans les roues. Mais si vous échouez, faites-lui confiance, il se rappellera que c'était votre idée. Voilà pourquoi nous nous couchons la plupart du temps face à l'obstacle. Voilà pourquoi il est si difficile d'avoir de l'audace. Voilà aussi pourquoi, lorsque j'ai découvert Carmen, j'ai su que j'avais trouvé mon seigneur et maître, je suis devenu un autre homme, ou une autre femme, comme vous voudrez.

LA PREMIÈRE FOIS que j'ai vraiment déçu mes parents, je devais avoir un ou deux ans, pas plus. C'est une sacrée performance de réussir si tôt dans la vie à ne pas se montrer à la hauteur des espérances de ses géniteurs. Il faut posséder un instinct – on peut même parler de don – pour décevoir systématiquement les attentes de son entourage. Et si on réussit à prendre son rythme de croisière, on peut continuer comme ça toute une vie, ou presque, croyez-moi.

Imaginez la ville de Paris dans la première moitié du XIX^e siècle et plus particulièrement le quartier de Rochecouart, entre la rue de Maubeuge et la rue des Martyrs. Mes parents, Adolphe et Aimée Bizet, habitaient au 26 de la rue de la Tour-d'Auvergne.

Le 25 octobre 1838, des cris montent de la chambre. C'est ma mère. Je ne suis même pas né que, déjà, elle souffre à cause de moi. Voilà des heures que cela dure et la délivrance se fait attendre.

Depuis la salle à manger, on entend tout. Adolphe ne sait trop que faire. Il se sent inutile : il attend, il espère que les cris cesseront bientôt. La famille l'entoure à défaut de pouvoir tenir la main de ma mère dans la pièce voisine. Ils sont tous musiciens. Ils jouent quelques morceaux au piano ou sur les instruments qu'ils ont apportés pour couvrir les cris de ma mère, en vain. D'un geste, un homme leur impose le silence. C'est le frère aîné de ma mère, François Delsarte, le cheveu ras, le regard intense.

François n'a joué d'aucun instrument. Tout l'après-midi, il s'est tu, il a observé mon père comme pour le jauger une fois de plus ; il a détaillé du regard ce logis qu'il connaît déjà, ne faisant aucun commentaire mais semblant s'y sentir à l'étroit. Est-il encore en train de se demander si sa sœur a bien fait d'épouser ce Bizet ?

Soudain, François prend la parole de sa voix rocailleuse et demande à mon père s'il a beaucoup d'ambition pour son enfant.

– Comme tous les parents, répond Adolphe. Un musicien ou une musicienne. Je voudrais avoir une fille et Aimée rêve d'avoir un garçon. Généralement, c'est elle qui l'emporte. Aussi j'imagine qu'elle va avoir gain de cause cette fois encore.

Les cris redoublent d'intensité. Mal à l'aise, une cousine se rue sur le piano, mais d'un geste, François l'en dissuade. Elle va à la chambre. La sage-femme lui dit que c'est pour bientôt. La cousine revient s'asseoir.

Pour passer le temps, on joue à proposer des prénoms de musiciens célèbres pour le bébé. Amadeus, Ludwig ou Jean-Sébastien ? À moins qu'Adolphe et Aimée ne se décident tout simplement pour Georges, comme ils l'avaient envisagé ? Mais pour Adolphe, Georges est un prénom trop banal. Avec Aimée, ils ont pensé à Alexandre. François fait remarquer que c'est un prénom d'empereur.

Adolphe et Aimée ont aussi pensé à César...

– Prénom d'empereur encore, fait remarquer François.

– Et Léopold ?

– Encore un empereur ! lâche François, amusé.

Une cousine s'inquiète : de tels prénoms ne sont-ils pas trop écrasants ?

C'est alors qu'on entend mon premier cri dans la pièce voisine. Les conversations s'arrêtent.

Mon père et le reste de la famille sont admis dans la chambre, on me découvre dans les bras de ma pauvre mère épuisée. François trouve que je suis un gros bébé bien dodu. Fragile, ma mère qui me donne le sein ne sait pas comment prendre cette remarque. Elle a toujours été attentive à chaque parole de son frère. Est-ce un compliment ou une critique ? Un compliment, bien sûr, dit mon père, ému de me découvrir, mais Aimée n'en est pas si sûre. Cette remarque et le monde entier lui semblent soudain hostiles. Elle ressent un profond besoin de me protéger de tout. Collé contre elle, ma bouche aspirant

son sein, je ressens tout son amour pour moi, je bois sa force. Elle pense déjà à l'armure qu'elle va me créer pour que je survive, que je sois fort, que je trouve ma place dans ce monde. Elle met toute sa confiance en moi, me jure en silence qu'elle va m'aider à me construire, chaque jour de ma vie. Je ne serai pas seulement un enfant de plus dans ce monde, je serai quelqu'un, elle va se battre pour moi et m'apprendre à en faire autant.

– Adolphe nous a parlé de trois idées de prénoms, dit François, et pas n'importe lesquels. As-tu fait ton choix ?

– Pourquoi choisir ? demande ma mère, voulant soudain en imposer à son frère. Mais il aura les trois, bien sûr ! Il s'appellera Alexandre-César-Léopold Bizet !

Belle marque de confiance. Peut-être un tantinet écrasante. Je dirais que la barre était placée assez haut... pour pouvoir passer en dessous sans se faire mal.

BÉBÉ, JE PLEURE dans mon berceau. Cela m'arrive souvent le soir. Personne ne vient. Je crie de plus en plus fort. Mon père se demande ce que j'ai, inquiet de connaître la réponse. Ma mère sait. J'ai faim. J'ai tout le temps faim.

– Nourris-le !

– Mais François dit qu'il faut faire attention. Alexandre-César-Léopold pourrait devenir obèse.

– Obèse ! Il a un bon ventre, c'est tout ; c'est même plutôt une chance aujourd'hui. Et puis quoi encore ? Ton frère n'est pas expert en médecine...

– Non, mais en musique, si !

– Et pourquoi est-ce François qui décide de ce qui est bon pour notre enfant ?

– Mon frère pourra faire beaucoup pour lui plus tard. Il connaît un tas de gens. Je veux le meilleur pour notre fils.

Mes cris redoublent. Je suis de plus en plus mal. Seul

dans ma chambre, dans le noir, je crie, désespéré, incapable de comprendre que les individus derrière la porte fermée me laissent à ma détresse parce qu'ils veillent à mon bonheur futur.

J'en tire une bonne leçon, du moins un principe qui me guidera longtemps. Ça ne sert à rien de crier. Ni de parler. Vous pouvez vous égosiller dans le noir, même les gens qui vous aiment le plus au monde ne viendront pas vous aider ni vous soulager de votre faim tenace. Le fait qu'ils aient une bonne raison n'y change rien, c'est incompréhensible. On ne peut pas compter sur autrui. Alors, que faut-il faire pour manger à sa faim ? Prétendre être quelqu'un d'autre que soi ? Ne plus faire ce qu'on aime, mais plutôt se soucier de ce qui ferait plaisir aux autres ? Séduire ? Marchander ? Est-ce à ce prix qu'on est davantage aimé et nourri ?

En mars 1840, une drôle de cérémonie se déroule à l'église Notre-Dame-de-Lorette, toute proche de la maison. Le vieux prêtre n'en comprend pas bien l'objet. Mais s'il croit pouvoir faire obstacle à la volonté incroyable de ma mère, il fait fausse route. Fatiguée, blême, elle n'en peut plus de ces nuits où je crie pour être nourri, appels auxquels elle résiste pour suivre les conseils avisés de son frère.

– Mais votre enfant n'est-il pas déjà baptisé ? demande l'homme d'Église. Quel âge a-t-il ?

- Un an et demi.
- Est-il malade, craignez-vous un décès prématuré ?
- Nullement.
- Alors pourquoi faire cela maintenant ?
- La foi, dit ma mère.
- Ne l’aviez-vous pas auparavant ?
- Si, évidemment.
- Alors ?
- Mon père, quand vous envoyez un enfant de chœur me chercher à la dernière minute pour que je vienne remplacer votre organiste ivre, je viens sans poser de question, n’est-ce pas ?
- En effet.
- Là, j’ai un cours de piano à donner tout à l’heure, alors peut-on s’y mettre sans attendre ?
- Bien.

Le prêtre n’a pas l’habitude que ses paroissiennes le bousculent. Alors il passe sa chasuble. Le voici qui nous entraîne, mes parents, mes parrain et marraine et moi vers les fonts baptismaux.

- Quel prénom avez-vous choisi ? demande-t-il.
- Alexandre-César-Léopold, répond fièrement Philippe-Louis Brulley de la Brunière, mon parrain.
- Mais non, le coupe ma mère.
- Ah non ?
- Non, justement, c’est pour ça qu’on est ici, explique ma marraine.

Ma mère reprend :

- On va l'appeler Georges.
- Georges ? demandent le prêtre et le parrain, surpris.
- Oui, Georges, c'est très bien. Ça suffit.
- On passe d'Alexandre-César-Léopold à Georges ? demande le parrain, trouvant que la cérémonie a perdu à l'instant ce qui lui restait de cachet.
- Bien, je te baptise, Georges...

Voilà. En moins d'un an et demi, mes parents, me trouvant trop gros à leur goût, trop affamé, trop bruyant, ont dû calmer un peu leurs rêves de grandeur. Ou du moins se montrer plus discrets. Et moi, j'ai compris que l'immense fierté de ma mère à mon sujet avait du plomb dans l'aile. Pour autant, elle ne m'abandonnerait pas. Elle était décidée à faire du bambin que j'étais le plus grand musicien de son époque. Ce ne serait pas aussi simple qu'elle l'avait espéré, il y aurait des obstacles, j'en étais un moi-même.

LES NUAGES FILENT. Le vent souffle sur Paris. Des chapeaux s'envolent. Des robes se soulèvent. Un cerf-volant cherche à profiter des courants d'air pour être de la fête, lui aussi. Constitué d'un morceau de drap fin et de deux baguettes de bois ficelées ensemble à angle droit, l'engin est tiré par un enfant qui court aussi vite qu'il peut pour le faire s'envoler. Le cerf-volant prend de la hauteur puis retombe aussitôt. Les enfants veulent tous essayer à leur tour et s'arrachent le fil des mains. Ils se disputent. Ils en viennent même à se donner des coups. S'éloignant de la mêlée, le plus petit d'entre eux en profite pour se saisir de la pelote de fil tombée au sol. Il attrape l'oiseau de toile et commence à courir avec. L'enfant va bien moins vite que son aîné de tout à l'heure et le cerf-volant racle le sol, manque de se coincer dans les pavés, mais soudain, grâce à une bourrasque, il s'envole. Il s'élève au-dessus de son porteur qui ne sait que faire, sinon continuer à courir. Parmi les

enfants qui se bagarraient, l'un d'eux a vu la scène et se met à poursuivre le petit garçon. Il lui crie de donner de la ficelle. Le petit ne sait comment faire. L'autre le rattrape et, arrivé près de lui, ouvre la main de son cadet et lâche du lest. Le cerf-volant grimpe encore. Ça y est. Il est réellement au-dessus d'eux. Le voilà qui passe devant les fenêtres de la rue. Derrière le carreau de l'une d'entre elles, un visage heureux, envieux, le mien. J'ai quatre ans et j'aurais tant aimé que ma mère me laisse aller jouer avec les enfants du quartier.

Ils disparaissent au coin de la rue. Je me mets à tourner dans l'appartement comme si j'étais le cerf-volant. Est-ce parce que je suis le seul enfant de mes parents qu'ils me tiennent ainsi enfermé ?

Ce jour-là, nous allons chez mon oncle et mes cousins. J'aime sortir sous n'importe quel prétexte. Et là, en plus, je vais voir d'autres enfants. Il y a dans leur appartement une vie, une énergie que je ne trouve pas chez nous. Mon oncle, François Delsarte, m'impressionne un peu, mais tant que je suis petit, il ne me regarde pas trop, alors ça va.

À chaque fois que je vais chez eux, je suis trop habillé. Ma mère craint par-dessus tout que je ne le sois pas assez. Alors que nous nous mettons en chemin et sortons dans la rue, je croise les voisins et leur cerf-volant. Ils sont habillés normalement, eux. J'ai envie de m'approcher, je

les regarde longuement, jusqu'à ce que je sente que ma mère me tire par la main. « Georges ! Ne traîne pas. »

Dans les rues, je me fais des provisions d'images, de sons, de parfums, même d'odeurs plus rudes, à rapporter chez moi quand je me retrouverai seul à rêver pendant que ma mère donnera ses cours.

Nous arrivons chez l'oncle François et la tante Rosine. Contrairement à l'habitude, on m'emmène dans le salon et on m'assied au piano. Leur instrument est bien plus grand que celui que nous avons chez nous. Il me fait un peu peur. Je ne comprends pas, je ne peux pas aller jouer ? Mes cousins sont en train de s'amuser au bout du couloir et c'est avec eux que je voudrais être.

– Mais on y est, me répond ma mère. Tu vas jouer... pour nous !

Elle a suivi le conseil de son frère et a attendu que j'aie quatre ans, je les ai maintenant. Elle croit le moment venu de me faire commencer le piano.

L'oncle François étudie la taille de mes doigts.

– Ils sont encore un peu gros, il faut mettre cet enfant au régime !

– Oh non !

Ce cri m'a échappé. François me regarde, étonné que je puisse avoir un avis sur la question et qu'en plus je me sente autorisé à le donner. Ma mère me regarde avec colère. Évidemment, elle me voit comme le poulain dont elle veut faire un cheval de course. Alors que moi, je n'en

peux plus des régimes. J'ai faim tout le temps. Je dévore jusqu'à la dernière miette de ce qu'on me donne. Mais je ne vais pas m'affiner comme par magie ! Et quand mon oncle dit qu'il faut me mettre au régime, alors que j'y suis déjà depuis ma naissance, j'ai soudain une furieuse envie de tous les envoyer promener. Mais je ne suis pas encore Carmen, je ne connais pas l'histoire de cette femme qui ose tout, je ne suis qu'un enfant qui veut rassurer sa mère. François la regarde dans l'attente d'une explication. Je baisse la tête, ne voulant pas qu'elle soit gênée à cause de moi. C'est bon, je serai le poulain idéal.

Incapable de rien refuser à son illustre frère, ma mère s'engage à m'imposer un régime plus strict. Je vois s'éloigner les miettes.

François me fait enfoncer les touches blanches, puis noires, alors que je regarde avec envie mes cousins traverser le salon en se poursuivant. Mon oncle trouve que je ne suis pas concentré et me reproche de faire de la peine à ma mère. Je n'aime pas entendre cela. Tout plutôt que de voir son visage triste. Alors je m'applique. Je regarde les grandes touches. J'essaie d'appuyer dessus aussi fort que je peux pour produire un son en m'inspirant de la position des mains de François.

– Joue mon fils, joue ! dit ma mère. Tu vois, c'est aussi facile que l'alphabet, nous alternerons les apprentissages.

C'est ce que nous avons fait. Fini les matinées à regarder par la fenêtre les voisins jouer dans la rue. Même cette frustration me manque.